

L'ACTION (L2)

BRUNO GNASSOUNOU

Notes sur Intentionnalité et intensionnalité

Voici une expression très générale (mais non la plus générale) du principe d'extensionnalité :

Un contexte C est extensionnel pour une expression quelconque γ ssi la formule $C\gamma$ est telle que, si on remplace, dans $C\gamma$, l'expression γ par une expression δ qui a la même référence que γ , on obtient une formule $C\delta$ qui a la même référence que $C\gamma$.

Formidable définition, mais qui ne doit pourtant pas effrayer. Le principe d'extensionnalité dit simplement que la détermination de la référence d'une expression complexe dépend *uniquement* des références, *et non du sens*, des expressions plus simples qui la composent. C'est un principe de bon sens, apparemment en tout cas.

Prenons l'exemple classique : « Cicéron est un grand orateur ». On peut analyser cette phrase en y faisant apparaître une expression comme « Cicéron », qui est un nom propre, et qui a pour référence l'individu Cicéron, et une autre expression qui fonctionne comme un contexte pour ce nom propre, à savoir « est un grand orateur » (ce contexte est lui-même une expression qui a pour référence une propriété ou un concept ou l'ensemble des individus qui sont de grands orateurs : qu'est-ce qu'une propriété ? Un concept ? Un ensemble d'objets ? Questions difficiles qu'on laissera prudemment de côté). La phrase complète a elle-même une référence et on peut, comme Frege, considérer que cette référence est sa valeur de vérité, qui est soit le vrai, soit le faux. En l'occurrence, il est vrai que Cicéron est un grand orateur et on dira que la référence de la phrase est le vrai. Le principe d'extensionnalité nous dit que ce contexte « est un grand orateur » est extensionnel si, quand on remplace, dans « Cicéron est un grand orateur », le nom propre « Cicéron » par une expression qui a la même référence qu'elle, par exemple « Tullius », qui se trouve désigner le même personnage romain, on obtient une phrase : « Tullius est un grand orateur » qui a la même référence, à savoir le vrai, que la phrase originelle « Cicéron est un grand orateur ». C'est manifestement le cas : ce qui rend vrai que Cicéron est un grand orateur est quelque chose qui est objectif, réel, indépendant de notre manière d'envisager les choses, de les comprendre ou de les désigner : c'est le fait que la personne Cicéron

soit effectivement douée de ce talent oratoire. Cicéron a ce talent *quelle que soit la manière dont on le désigne*. Il serait absurde que, si on désigne ce personnage romain d'un nom donné, il ait la propriété d'être un grand orateur, mais que si on le désigne d'un autre nom, il ne l'ait plus ! La possession de cette propriété par ce citoyen ne peut tout de même pas dépendre d'un fait de langage aussi accidentel que la manière dont on le désigne quand on parle de lui. Cicéron est (ou n'est pas) un grand orateur indépendamment de la manière dont on parle de lui, de la manière dont on le désigne, de la manière dont on *pense* à lui, façon qui s'exprime dans le *sens* du nom qu'on utilise pour le désigner. Pour établir la vérité de « Cicéron est un grand orateur », la seule chose qui doit importer, c'est la question de savoir si l'individu (de chair et de sang) romain en question a bel et bien cette propriété d'être un grand orateur. La vérité de la phrase ne dépend que de la référence de « Cicéron », non de son sens (quelle que soit la façon dont on conçoit ce sens, ce qui n'a rien d'évident).

En général, quand la référence de l'expression composée qui est en jeu, est la vérité, le principe d'extensionnalité est appelé : « Principe de substituableté *salva veritate* » ; une phrase obéit à ce principe lorsque, quand on substitue à une des expressions qui la composent, une autre expression qui a la même référence qu'elle, sa valeur de vérité en change pas.¹ On va se restreindre aux expressions complexes qui ont des valeurs de vérité.

Maintenant, il existe des contextes *qui ne sont pas extensionnels*, que l'on appelle *intensionnels*. Cela signifie que la référence des expressions complexes que l'on forme en composant ces contextes avec une autre expression ne dépend pas entièrement de la référence de cette expression. C'est le cas par exemple de :

« Jean croit que __ __ est un grand orateur ».

On va supposer qu'il est vrai que Jean croit que Cicéron est un grand orateur, mais qu'il ne sait pas que Tullius est la même personne que Cicéron. La phrase :

(1) « Jean croit que *Cicéron* est un grand orateur »

désigne le vrai. Mais il se trouve que Cicéron est identique à Tullius et donc que les expressions « Cicéron » et « Tullius » ont la même référence. Pourtant quand je substitue, dans (1), à « Cicéron » l'expression « Tullius », j'obtiens :

(2) Jean croit que *Tullius* est un grand orateur,

1. Tel quel, le principe reçoit ici une formulation trop étroite, car une seule et même expression peut obéir à ce principe *pour certaines des expressions* qui la composent, mais non pour d'autres.

qui est *fausse* (puisque l'on a supposé que Jean ne sait pas que Tullius est identique à Cicéron). Le contexte « Jean croit que _ est un grand orateur » est donc *intensionnel*.

Pour nombre de philosophes, dont Quine et Davidson, l'intensionnalité d'un contexte est la marque de ce que le sens des expressions (qu'on appelle aussi leur « intension ») importe pour établir la vérité des certaines phrases, c'est-à-dire que leur vérité, si vérité il y a, dépend d'autres choses que du monde : de la manière dont celui qui prononce la phrase *conçoit* ce monde, la manière dont il y *pense*.² C'est évident le cas pour les propositions qui attribuent des croyances, comme (1) ou (2), dont la vérité est sensible à la façon dont Jean envisage l'individu qui est notre orateur romain. Envisagé par Jean comme « Cicéron », il est vrai que ce personnage passe auprès de Jean pour un grand orateur, mais le même individu envisagé comme « Tullius », il est faux qu'il passe auprès de Jean pour un grand orateur. Un exemple contemporain serait le cas de Romain Gary et Emile Ajar, dont la plupart de ceux qui lisaient leurs romans pensaient qu'ils étaient des auteurs différents, alors que c'est la même personne qui les écrivait. Il est fort possible qu'il fût vrai que Romain Gary passât auprès de Pierre pour un grand écrivain, quand Pierre y pensait comme « Romain Gary », mais qu'il fût faux que le même Romain Gary passât auprès de Pierre pour un grand écrivain, quand Pierre y pensait sous la dénomination « Emile Ajar ». C'est une question difficile de savoir pourquoi il en est ainsi, mais une réponse qui vient spontanément à l'esprit est que les noms « Romain Gary » et « Emile Ajar » sont associés à des « représentations » différentes : Romain Gary est, pour celui qui utilise ce nom d'abord l'écrivain qui a écrit *Les Racines du ciel*, tandis qu'Emile Ajar pourrait être, pour le même utilisateur, l'écrivain qui a écrit *La Vie devant soi*. Bref, les noms propres sont associées à des *descriptions* différentes, qui n'ont manifestement pas le même sens.

L'intensionnalité de certains contextes est donc la preuve que l'intentionnalité (la pensée) est en jeu.

2. On pourrait en conclure que, si tel est le cas, la notion de *sens* n'a pas de sens, car il est absurde que la vérité d'une proposition dépende non de la référence, mais du sens, d'une des expressions qui la composent. On pourrait alors d'emblée exclure les contextes intensionnels du langage : il faut les *éliminer* comme absurdes (c'est une attitude « éliminativiste »). Ou alors, on peut, comme essaie de le faire Quine, trouver un moyen de les analyser, de les paraphraser pour y retrouver quelque chose d'acceptable : on *réduit* les phrases incriminées à d'autres phrases (c'est une attitude *réductionniste*). Quine a essayé de le faire. On pourra dire par exemple qu'une phrase comme : « Jean croit que *Cicéron* est un grand orateur » ne porte pas du tout sur Cicéron, malgré les apparences, mais porte sur les *mots* ou expressions « Cicéron », « est un grand orateur », des entités linguistiques que l'on peut, elles, bien identifier. Il faut évidemment « avaler » l'affirmation qu'une telle phrase ne porte pas sur Cicéron, qu'on ne dit pas de Cicéron lui-même qu'il passe auprès de Jean pour un grand orateur.

Davidson montre que les philosophes confondent souvent les *relations* causales et les *explications* causales. Une relation causale s'exprime par une expression du type : « x cause y », qui forme un contexte extensionnel. Deux événements sont pris dans une relation causale, quelle que soit la manière dont ils sont désignés : s'il est vrai que c a causé e , alors si « d » est une expression qui désigne le même événement que c , alors d a causé e . Par exemple, il se peut que l'explosion de la citerne ait causé la mort du gardien de nuit. Supposons que ce fait soit rapporté par un journal. Alors, il sera aussi vrai que : l'événement dont parle le journal à sa page 3 a causé l'événement dont parle le journal à la page 4.

Cependant tout le monde sera d'accord pour dire que ces deux propositions causales, bien qu'elles parlent des mêmes événements, n'ont pas la même valeur *explicative*, ce qui est une toute autre affaire. On comprend ce qui s'est passé (et en particulier pourquoi il y a eu mort d'homme) quand on nous dit qu'il y a eu explosion d'une citerne, mais non quand on nous dit que tel événement rapporté par le journal à tel endroit a été la cause de tel autre rapporté par le journal à tel endroit. L'explication causale est donc sensible à la *façon* dont sont désignés les événements. « x explique causalement y » forme donc un contexte intensionnel (Davidson pense du coup qu'il ne faut pas utiliser des expressions qui désignent des événements, mais plutôt des propositions ; il préfère donc, pour représenter la relation d'explication causale : « p parce que q », où « p » et « q » sont des propositions : le gardien de nuit est mort parce que la citerne a explosé. Ce n'est pas très important pour notre propos). Les événements sont expliqués causalement *en tant qu'ils tombent sous certaines descriptions*. Pour Davidson, nous avons à dispositions au moins deux types d'*explication* qui mettent en jeu des événements qui sont en relation de cause et d'effet : 1) des explications nomologiques, qui explicitement ou implicitement font appel à des lois. Ces lois établissent des rapports généraux entre événements toujours en tant qu'ils tombent sous des descriptions (physiques par exemple) ; 2) les rationalisations qui expliquent pour quelles raisons un agent a accompli une action, et qui ne font pas intervenir de lois. Si je dis que je scie du bois pour cette raison que je veux fabriquer une table, cette volonté a peut-être aussi une description neurologique, mais je ne peux dire que scie du bois pour cette raison que mon cerveau est dans tel état neurologique. La mention de cet état du cerveau est peut-être la cause de mon action de scier la planche, mais il ne la rationalise pas. Les explications par les raisons sont donc bien intensionnelles. Exercice : en quoi cette intensionnalité est-elle la marque de la présence de l'intentionnalité dans les explications causales ?

Mieux encore pour illustrer ce point : les actions sont causées par des intentions. Mais une action est un événement (pour Davidson fondamentalement un mouvement du corps) et, comme tout événement, peut recevoir plusieurs descriptions. Mon action de mouvoir ma main a eu pour effet de mettre en mouvement l'interrupteur, effet qui a eu lui-même pour effet que

l'ampoule s'allume, ce qui a eu pour effet d'éclairer la pièce, qui a eu pour effet de prévenir un voleur, qui a eu pour effet de le faire fuir. Or je peux décrire un événement à partir de son ou de ses effets (c'est une description que l'on pourrait appeler « indirecte » de l'événement). Par exemple, l'action de mouvoir ma main est aussi l'action d'appuyer sur l'interrupteur, qui est aussi l'action d'allumer la lumière, qui est aussi l'action d'éclairer la pièce, qui est aussi l'action de prévenir un voleur, qui est aussi l'action de le faire fuir. Certaines de ces descriptions de l'action font dire qu'elle est intentionnelle : c'est intentionnellement que j'ai mu ma main, que j'ai appuyé sur l'interrupteur, etc. D'autres au contraire font dire qu'elle ne l'est pas : ce n'est pas intentionnellement que j'ai prévenu le voleur de ma présence et que je l'ai fait fuir (tout cela est une partie de l'objet de l'article de Davidson intitulé « L'Agir » dans *Actions et événements*). Mais une même chose (ici un événement) ne peut avoir une propriété (être intentionnel, en l'occurrence) et ne pas l'avoir. Comment résoudre ce problème ? Il faut dire que l'expression « Il est intentionnel de la part de l'agent A de φ -ier », où « φ » est un verbe d'action, forme un contexte intensionnel. Bien que les expressions « allumer une pièce » et « faire fuir un voleur » désignent, dans les circonstances décrites, un seul et même événement, elles ne sont pas substituables l'une à l'autre *salva veritate* dans ce contexte. C'est la preuve que le caractère intentionnel ou non d'une action n'est pas une propriété objective de l'action. Cela dépend entièrement de la façon dont elle apparaît à l'acteur (comme dans le cas de la corymbe) : envisagée par l'agent A sous la description « allumer la lumière », elle est intentionnelle envisagée sous la description : « faire fuir un voleur », elle ne l'est pas. C'est une façon de marquer l'intentionnalité de l'action humaine.